

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

M. d'Alboize, arraché à ses préoccupations absorbantes, répondit nerveusement : Non ; car je veux reprendre du service actif... Je vais demander à aller aux colonies.

—Et pourquoi ? interrogea Mariana.

—Parce que j'ai besoin de changer d'existence, fit-il avec âpreté. J'étais entré dans l'Etat-major avec le secret espoir de prendre part à une campagne prochaine... J'ai été déçu... Aujourd'hui il me faut des aventures, de grands voyages, des coups de fusils.

Ah ça ! reprit Paul Vernier, d'un ton de reproche amical, je ne te comprends pas... Il y a un an tu n'avais que ta solde, et j'aurais compris ton désir de rechercher des missions périlleuses ; mais tu viens d'hériter d'une fortune rondelette...

L'officier répliqua d'un ton bref :

—Si tu savais comme cela m'est indifférent.

En effet, Robert d'Alboize, qui ne s'attendait pas du tout à cette aubaine, avait été inscrit sur le testament d'un vieil oncle, du côté de sa mère, qui l'avait fait son légataire universel.

Le capitaine héritait de neuf cent mille francs. Dans sa droite un peu inquiète, il s'était informé pour savoir si d'autres ayants droit n'avaient pas été sacrifiés.

L'oncle n'avait pas d'autre parent que Robert.

Celui-ci avait donc accepté la succession.

La voiture était arrivée au quai d'Austerlitz.

—Nous sommes à l'heure militaire, fit observer Vernier... C'est même un peu juste, mais comme tu n'as pas de bagages...

Robert et Paul échangèrent encore quelques protestations chaleureuses.

Le mari et la femme reprirent la voiture qui avait amené Robert à la gare d'Orléans.

—Irons-nous au bal de M. Silverstein ? demanda Mariana, interrompant son mari, qui lui parlait avec émotion de la tristesse subite de Robert, au moment du départ.

Paul, très peiné, regarda sa femme, qui oubliait si vite leur ami.

Elle poursuivit avec une pitié dédaigneuse :

—M. d'Alboize est certainement fort intéressant : mais il paraît souffrir d'un mal que ni vous ni moi ne pouvons guérir... S'il s'était montré plus communicatif, il aurait tout avoué, puisque vous êtes son ami intime... Soupçonnez-vous la cause de son mal ?

—Pas du tout.

—Alors, vous voyez bien, mon bon Paul, qu'il ne faut pas nous creuser la tête au sujet de M. d'Alboize... Il perdra lui-même son vague à l'âme en se retrouvant dans sa garnison... La vie de caserne ne doit pas être très mélancolique.

—J'aime tant Robert...

—Vous aimez aussi votre femme.

—Ma chère Mariana!

—Alors, revenons à nos affaires... Vous ne m'avez pas répondu au sujet de Silverstein.

—Cela vous regarde complètement.

—Vous savez pourtant bien que je ne puis me passer de votre concours.

—Tu veux être belle ! s'écria-t-il avec expansion, et je le veux aussi... Quand nous allons rentrer à la maison, tu passeras l'inspection de ma caisse et tu la dévaliseras impitoyablement... Je n'ai pas de cachette.

—J'aurai la toilette que je désire...

—Eh bien !

—Ce n'est pas tout !

—Que te faut-il encore ?... Parle ! je ne t'empêche nullement de te montrer insatiable... Tu sais parfaitement que ma plus grande joie est de te faire plaisir...

—Nous sommes forcés de revenir à la question des bijoux.

—Diable ! fit Paul Vernier.

—Si j'avais au moins un collier !

—Cela viendra plus tard.

—Quand je n'en aurai plus besoin.

—Veux-tu que je t'en achète un à crédit ?

—Rien ne prouve qu'on vous le fournisse.

—Permettez, chère amie...

—Vous vous imaginez toujours que votre réputation est universelle... Vous êtes connu de très peu de gens, mon bon !

Paul ne se fâcha pas de cette réflexion blessante ; il la prit pour un accès de franchise.

—On viendra aux renseignements, répliqua-t-il plaisamment...

Dans la liste de mes références, je mettrai le riche banquier en tête... Cela suffira.

Mariana haussa ses jolies épaules.

—Vous ne savez donc pas qu'il s'agit d'un objet d'une cinquantaine de mille francs ?

Paul eut un soubresaut, suivi d'un éclat de rire.

—Cette fois, ma chérie, dit-il, vous ne m'accuserez plus d'être seul à rêver des choses impossibles.

—J'ai une idée.

—Je doute qu'elle soit pratique.

Elle poursuivit avec une intonation impérieuse :

—Voulez-vous me faire l'honneur de m'écouter et de ne pas continuer ces facéties montmartroises ?

—Je redeviens grave, répondit Paul... Tenez, je vais prendre l'attitude d'il *Pensiero*, un des chefs-d'œuvre de mon confrère Michel-Ange.

Mme Vernier reprit :

—On est arrivé à fabriquer des merveilles en joaillerie d'imitation.

—Tu veux du faux ?

—Il faut être très connaisseur pour apprécier les vrais diamants.

—C'est égal ! Je n'aime pas beaucoup ces compromis-là.

—C'est un collier de perles que je veux... Il est encore plus difficile de deviner si elles sont vraies ou fausses, dans le mouvement d'une fête, où l'on n'a pas le temps d'examiner de près les parures.

—C'est une idée, peut-être, dit Paul, mais elle est au moins singulière.

Mais, le lendemain, au déjeuner, Mariana revint à la charge ; Paul ne put que répéter ses justes observations de la veille ; il ajouta néanmoins :

—Je t'assure que tu es assez jolie pour te passer de bijoux...

Tu ne seras pas la seule femme qui dédaignera ce luxe... Cela ne t'empêchera pas de rester la plus belle et la plus élégante.

—Ainsi vous refusez de me donner satisfaction, malgré toutes vos magnifiques promesses.

—C'est-à-dire que je te prie d'attendre un peu... Tu n'y perdras rien... Je te donnerai toutes les pierres précieuses que tu voudras... Si tu y tiens, tu seras parée comme une chasse.

Les yeux de Mariana devinrent très durs et ses sourcils se froncèrent.

Paul Vernier eut un geste découragé. A tout prix il voulait éviter des paroles acerbes qui l'eussent désolé.

Il s'écria :

—Après tout ceci te regarde... Te m'as consulté, je t'ai répondu. Je ne prétends pas du tout t'imposer mes volontés... Admettons que je n'aie fait entendre aucune critique... Souris-moi et viens m'embrasser.

Le lendemain, Mme Vernier allait acheter son collier de perles en imitation dans une rue voisine de l'Opéra.

Quand elle revint chez elle, tout de suite, elle appela Paul qui accourut le maillet à la main.

Mariana lui montra son acquisition. L'artiste déclara que, en effet, pour lui, profane, il était incapable de dire si ces perles étaient vraies ou fausses.

Il s'abstint d'autres commentaires et fut satisfait en somme de voir sa femme si contente.

Mariana était fascinée par ces verroteries, comme dut l'être la mulâtresse Aurore, quand le Sainclair de jadis lui avait donné sa première parure.

—Et sais-tu combien cela coûte ? demanda-t-elle triomphante.

—Je ne veux pas le savoir, répliqua Paul.

—Cent dix francs !

Le sculpteur fut surpris.

—Ce n'est pas cher ! reconnut-il.

C'était un collier exécuté très habilement sur un modèle du dix-septième siècle. Il était composé d'une quarantaine de perles ayant la grosseur de petites noisettes.

Si les perles avaient été vraies, ce collier aurait coûté une soixantaine de mille francs.

Les gens qui verraient Mariana croiraient difficilement que Vernier lui eût fait un tel cadeau ; mais, sachant l'origine noble de la